

Mais, pour empêcher qu'il ne m'échappât, je le pris par le bras, j'ouvris la porte de la petite salle du rez-de-chaussées, et, après m'y être enfermé avec lui, je mis la clef dans ma poche.

Il claquait des dents. Je le surveillais du coin de l'œil, et comme il essayait de porter la main sous son gilet :

—Prénez garde !... lui dis-je vivement ; vous voyez que je vous connais, puisque du premier coup je vous ai appelé par votre nom, et je sais que vous jouez du poignard avec une grande dextérité, bien que le 18 août 1832 vous n'ayez été condamné qu'à cinq ans de prison, faute de preuves contre vous.

Je tirai un petit revolver de ma poche,

—Mettez-vous ici, continuai-je en plantant une chaise à un bout de la table.

J'allai m'asseoir à l'autre bout, mon pistolet devant moi.

—Et maintenant, lui dis-je, causons.

X

Il s'assit plus mort que vif. Son regard en dessous se portait alternativement sur le pistolet et sur moi avec une expression à la fois craintive et féroce.

—Vous voyez, repris-je avec un grand calme, que vous êtes entre mes mains. Vous ne pouvez ni fuir, ni vous débarrasser de moi par un crime. Le petit bijou que voici peut vous loger une balle dans le cœur sans beaucoup de bruit et avant même que vous ayez le temps de crier au secours. Je n'ai pas d'ailleurs, l'intention de vous faire du mal : mais il vous faut répondre avec franchise à quelques questions que je veux vous poser.

Nommez-moi tous les voyageurs qui, en ce moment, habitent votre hôtel.

—Eh ! le sais-je ? fit-il ? de son ton bourru en levant les épaules sans me regarder... Laissez-moi consulter mon registre... Il vient tant de monde ici ! On reste un jour, deux jours, puis on s'en va !... Je ne peux pas connaître par cœur le nom de tous mes clients !

—Bien !... s'il en est ainsi, je vais aider votre mémoire. Qui avez-vous d'abord au troisième étage ?

—Je n'en sais rien.

—Est-ce une femme ?

—Non.

—Un homme seul ?

Il hésita une seconde.

—Oui.

—Et vous ne connaissez pas du tout cet homme ?

—C'est un commis-voyageur... je crois. Il est arrivé hier dans la soirée.

—Bon !... Et au second étage ?

—Un étudiant en droit, un employé au Luxembourg.

—Est-ce tout ?

—Oui.

—Parfait. Et au premier, qui avez-vous ?

—Un professeur de piano.

—Seulement ?

—Oui.

—Vous mentez !

La face rubiconde de l'aubergiste pâlit.

—Il faut que vous disiez quel est ce locataire dont vous essayez de me cacher la présence.

—Voulez-vous voir mon registre ?

—Non, je veux que vous parliez. Je ne vous laisserai pas sortir d'ici. Je vous connais ; vous pourriez tenter de m'échapper.

L'aubergiste, troublé, s'agita sur sa chaise. Mon regard, qui ne le quittait pas, paraissait le mettre au supplice.

—Je vous ai dit que je voulais une réponse.

—Et s'il ne me plaît de vous le faire ?

Je pris le revolver et je dirigeai vers lui.

—Je vous tue comme un chien répondis-je froidement.

Il fit un soubresaut de frayeur, puis me regardant avec l'isolation du gonaille parisien :

—Ah ! vous n'oseriez pas, dit-il ; je me moque de votre menace... Vous essayez de me faire peur... Un coup de pistolet fait trop de bruit... Non... vous n'oseriez pas tirer !

—Tenez, continuai-je avec le même flegme en désignant du doigt une des roses pâlies qui s'épanouissaient sur le papier de la salle... Vous voyez cette fleur ?

—Je dirigeai mon revolver sur le mur on entendit un bruit à peine comparable à celui d'un coup de fouet et la rose fut couverte d'une tache noire.

—Cette tache est une balle, dis-je en me levant, et si tu hésites à me

répondre, misérable, je perce ton cœur, comme j'ai percé cette fleur avec la même rapidité et sans plus de bruit. Encore une fois, veux-tu me répondre ?

L'aubergiste était devenu livide. Sa fanfarenade avait fait place à une indicible terreur.

Il ouvrit la bouche pour parler ; mais, s'arrêtant soudain, il frappa violemment du poing sur la table.

—Non, s'écria-t-il, je ne puis pas dire cela !

—Ah ! tu ne peux pas le dire !... ah ! tu refuses de me répondre !... Eh bien, je sais, moi, le nom de cet homme... C'est le frère du misérable qui a comparu avec toi aux assises et qui s'est évadé de Toulon... Il s'appelle Joseph Pichet !

—Ce n'est pas vrai ! s'écria Lanson dont le front s'éclaira soudain : il se nomme Louis Ringard !

La réponse de Lanson me prouva que ma ruse avait réussi !

J'avais deviné juste ! *Louis* était le nom de guerre du bandit. En un bond je fus près de l'aubergiste, je le saisis au collet, le fis pirouetter sur lui-même et le poussai avec vigueur vers un coin de la chambre. Avant qu'il fût revenu de sa surprise, j'étais sorti de la salle, dont je fermai derrière moi la porte à double tour.

Je me hâtai de rentrer chez moi pour ôter mon déguisement et me remettre en campagne.

Maximilien s'était tellement aimé pendant ce récit, qu'il s'arrêta un instant pour reprendre haleine.

—Ainsi donc, lui dis-je après un moment de silence, l'auteur du crime, selon vous, est cet ancien chef de bando ?

—Je n'en sais rien... je n'en sais rien... répondit-il avec vivacité, je tâche de connaître les événements ; j'en tirerai plus tard les conséquences.

Voici donc un premier fait qui m'est acquis :

—On a trouvé dans la chambre de M. Bréhat-Kerguen une lettre signée du nom de Boulet-Rouge.

Je continuai mes investigations sans perdre de temps. J'achetai chez un fripier un costume de paysan ; je coupai mes cheveux, que je couvris d'une perruque blonde, et rasai ma moustache.

Une heure après, je sonnai à l'hôtel Bréhat-Lenoir.

M. Prosper m'ouvrit et ne me reconnut pas.

—Que voulez-vous ? me demanda-t-il d'un ton qui me prouva qu'il observait moins envers ses inférieurs qu'envers ses supérieurs les règles d'une obligeante politesse.

—Je cherche de l'ouvrage, répondis-je de l'air le plus niais que je pus prendre, et je voudrais me placer comme valet de chambre.

—Avez-vous déjà servi ?

—Oui, en province.

—Ah ! en province ! Je n'aime pas les gens de la province !... Croyez-vous donc que M. Bréhat-Kerguen va prendre pour domestique le premier venu ? Il a été bien instruit, allez, par l'exemple de son frère, mon défunt maître.

—Mais, fis-je en insistant, ne pourrais-je pas le voir ?

—Ma foi ! revenez quand vous voudrez ; seulement il ne fait qu'entrer et sortir, et vous aurez difficilement l'occasion de le rencontrer, je vous en prévient.

—C'est bon, je reviendrai, dis-je en secouant la tête et en poussant un soupir bruyant... Ah ! les pauvres gens ont bien de la peine à gagner leur vie.

Au moment où j'allais me retirer, la sonnette retentit violemment.

—Ah ! tenez, fit l'intendant en se suspendant au cordon, voici sans doute M. Bréhat-Kerguen.

C'était lui en effet. Vous vous rappelez peut-être que nous l'avons déjà aperçu quand il passa sous les fenêtres de la salle, le jour de l'autopsie.

M. Bréhat-Kerguen peut avoir une cinquantaine d'années. Il est de forte taille, avec un cou de taureau, des bras d'une longueur remarquable, des mains énormes et couvertes de poils.

Il y a en lui quelque chose de rude et de sauvage. On voit qu'il a toujours vécu loin des villes, dans son château de Bretagne, au milieu de ses bruyères, comme un sanglier dans sa bauge.

Ses cheveux grisonnants sont très ébouriffés. Une mèche plus foncée lui tombe sur le front obliquement et va rejoindre ses gros sourcils noirs qui abritent des yeux gris très vifs. Son teint est fortement coloré, ses lèvres épaisses ; il porte une barbe grise taillée en brosse, et marche en traînant un peu la jambe gauche. C'est, en somme, un assez vilain personnage.

Son premier regard tomba sur moi.

—Hein ! dit-il à l'intendant avec un grognement semblable à celui d'un ours... Qui est celui-là ?

M. Prosper courba l'échine trois ou quatre fois et lui dit ce qui m'amenait.

—Des domestiques ? reprit le Breton en haussant les épaules. Et que voulez-vous que j'en fasse ? J'en ai plus qu'il m'en faut... des domestiques !

Il nous tourna le dos et commença à monter l'escalier. J'étais fort inquiet du succès de mon entreprise, lorsque M. Bréhat-Kerguen,